

— Vous ne vous trompez pas... murmura Renée, dont les yeux se voilèrent de larmes. Tout ce qui se passa dans mon âme, tout ce qui m'effraye, tout ce qui m'attriste, vous l'avez compris...

— Ne pleurons pas, mignonne ! dit la blonde Zirza, en attirant à elle la jeune fille et en l'embrassant. Les larmes ne mènent à rien qu'à se rougir les yeux. Vous vous répétez souvent, n'est-ce pas, que votre présence chez un jeune homme, dont on ignore le caractère loyal et les intentions honnêtes, peut être mal interprétée et donner lieu à des commentaires calomnieux.

Renée serra les mains de Zirza en s'écriant :

— Oui... oui... C'est bien cela...

— Paul voulant faire de vous sa femme, poursuivit l'étudiante, ne veut pas qu'on suppose qu'avant d'être votre mari, il était votre amant...

La fille de Marguerite baissa la tête, devint pourpre et dégagna ses mains pour cacher son visage.

— Ah ! je dis les choses nettement, carrément, brutalement... s'écria Zirza. Mieux vaut aller droit au but par le plus court chemin que de s'attarder dans les sentiers de traverse. Rien de plus facile que d'éviter jusqu'à l'ombre d'un soupçon, et d'empêcher la calomnie de naître...

— Comment cela ? balbutia Renée.

— Il suffira de quitter le plus vite possible cette chambre et cette maison.

— Mais je suis seule... sans appui... sans ressources...

— Pas sans appui, mignonne, puisque me voilà ! répliqua Zirza ; et pas sans ressources non plus, puisqu'en cherchant à vous assassiner on ne vous a point volé votre porte-monnaie, et il est, ma foi, bien garni.

— Ce sont mes économies de l'institution, dit l'ex-pensionnaire de madame Lhermitte.

— Elles nous serviront pour louer et meubler une petite chambre.

— Cela suffira-t-il ?

— Amplement.

— Soit, mais une fois la chambre louée et meublée, il faudra vivre.

— Le cas est prévu... Vous aimez le travail ?

— Oui, car l'oisiveté me fait horreur...

— Eh bien, jusqu'au moment de votre mariage, vous travaillerez...

• — Je ne demanderais pas mieux, mais...

Renée s'interrompit.

— Mais, quoi ? demanda Zirza.

— Je ne sais aucun état... aucun métier...

— Ah ! vous croyez ça ?

— Sans doute.

— Eh bien ! vous vous trompez... Vous brodez à merveille...

— On le dit...

— Vous savez faire la dentelle...

— Assez bien...

— Il n'en faut pas plus... j'ai à votre disposition une place de première demoiselle chez une dame parfaitement honorable, et bonne comme le bon pain, qui tient un magasin de dentelles.. Elle vous donnera cent francs par mois et la table... Non seulement vous vivrez, mais vous ferez des économies. Ça vous va-t-il...

— Zirza, chère Zirza, vous êtes mon bon ange !

— On m'a dit en haut, tout à l'heure, quelque chose dans ce goût-là ! s'écria Zirza en riant. Nous irons demain chez la dame, et dès aujourd'hui nous occuperons de votre installation... Sachons un peu ce que nous avons à dépenser... Équilibrons notre budget. J'ai vu pas mal d'or dans votre porte-monnaie, mais je n'ai pas compté. Comblons cette lacune.

Renée courut chercher l'objet en question et l'ouvrit.

— Voilà ma fortune... dit-elle en le vidant sur la table où les louis s'éparpillèrent avec des tintements métalliques.

Zirza compta, et s'écria après avoir compté :

— Trois cent trente francs et des pièces blanches... l'ue tranche du Pérou.

— Plus ceci... ajouta Renée qui venait de sortir d'une poche du porte-monnaie un billet de banque qu'elle déploya.

Un papier Garat de cinq cents !... fit Zirza toute joyeuse. Total huit cent trente francs !... — Une succursale de la maison Rothschild !... Notre budget sera facile à établir... Nous mettrons trois cents francs pour un joli petit mobilier, deux cents pour monter modestement votre garde-robe, puis de quoi payer un terme d'avance et attendre vos appointements... Équilibre parfait, ou plutôt la balance est à notre avantage... Tout va bien !...

Zirza embrassa de nouveau Renée et reprit le porte-monnaie pour y réintégrer l'or, le billet de banque et les pièces blanches.

Un caractère de papier grisâtre, plié en haut, s'échappa d'un compartiment.

— Qu'est ce que c'est que ça ? demanda Mme Verdier.

— Ma foi je ne m'en souviens pas... — dit Renée en dépliant la feuille.

Soudain son front se plissa. Zirza s'en aperçut et reprit :

— Mais, qu'est-ce donc ?

— Un souvenir singulier et un peu effrayant... murmura la fille de Marguerite.

— Effrayant ? pourquoi ?

— Une lettre d'un homme qui s'est évadé de la prison de Troyes pendant que j'étais au pensionnat de madame Lhermitte.

— Un criminel ! ! s'écria Zirza.

— Pauline le croyait innocent... répliqua Renée devenue rêveuse. Je vous raconterai cela plus tard...

Un coup de sonnette retentit à la porte du logement. Zirza, Paul et Jules franchirent le seuil.

— On va monter le déjeuner... dit Jules. Il n'est que temps de mettre le couvert...

Renée, les mains tendues et le sourire aux lèvres, vint à la rencontre des deux jeunes gens.

— Le visage rayonnant ! fit le futur docteur. Bravo ! l'esprit et le corps se portent aussi bien l'un que l'autre. .

— Oui, répondit Zirza, l'esprit est calme... Renée se taisait, mais elle avait des préoccupations toutes semblables aux miennes, elle en est convenue. Une fois la solution adoptée, les soucis ont disparu comme par enchantement, et dès demain nous nous mettrons en quête d'un petit nid modeste...

Paul poussa un gros soupir.

— Je comprends que c'est nécessaire, dit-il, mais Renée n se séparer de nous, et ce n'est pas gai...

— Puisqu'il le faut absolument... — balbutia la fille de Marguerite en soupirant aussi.

— Par bonheur, la séparation sera courte... reprit l'étudiant